



Veillée de prière
Tous Prier et chanter ensemble.
Journée mondiale du refus de la misère 2018



Témoignages

Sandrine SANTENAC

J'ai appris à dire ce que je pense

La misère c'est le logement, les fins de mois difficiles et le placement des enfants. Mais le plus difficile a été pour moi le placement des enfants.

Par rapport aux autres on se sent faible. À une époque les services sociaux ne faisaient pas confiance du tout.

J'ai 6 enfants de 25 à 14 ans. Les deux plus grand, ont été placés à 5 ans et 4 ans. Il y a eu une alerte au niveau de l'école parce que mon aîné n'arrivait pas à lire correctement. Le second était turbulent, c'était un enfant hyperactif.

On a reçu une lettre du conseil général avec des mots très compliqués, je n'ai pas tout compris mais j'ai bien vu qu'il parlait de maltraitance. Moi ça m'a fait mal de lire ça. Je comprends bien qu'il y avait des difficultés dans mon environnement familial et c'est vrai que mes enfants avaient des difficultés à l'école, mais le placement n'a rien arrangé.

Aujourd'hui encore à 24 et 25 ans ils n'ont pas de travail.

Les travailleurs sociaux ne savent pas quelle douleur ça peut faire quand tu habites dans une maison avec tes enfants et que du jour au lendemain ils ne sont plus là.

Pour ma première fille ça a été différent. On avait trouvé une école privée à Saint-Michel. Cette école a beaucoup apporté à mes 4 derniers enfants. J'habitais dans une cité, je ne voulais pas que mes enfants aient la même éducation que les jeunes de la cité. Peut-être que je payais, mais ils étaient bien.

Ma seconde fille a lâché ses études très tôt. Elle n'a même pas été en 5^e. Elle ne voulait plus aller en cours. Je suis allée à plusieurs rendez-vous avec le directeur et l'équipe pour alléger le temps scolaire de ma fille. Mais elle ne voulait pas rester au Collège, elle avait peur du monde. Alors elle a été placée et même si elle n'a pas pu aller au collège elle faisait des stages. Les travailleurs sociaux sont venus vers moi et moi, quand j'avais un problème, j'allais les voir. Là ça a été bien, je pouvais voir les gens ou bien les appeler pour qu'ils m'aident.

Mes deux derniers enfants, une fille et un garçon ont aussi été placés par rapport au problème de comportement de mon fils aîné.

Ma fille a été placée dans une structure que je connaissais déjà, et aujourd'hui encore cette structure m'accompagne.

Je trouve qu'en 20 ans il y a pas mal de choses qui ont changé chez les travailleurs sociaux.

Maintenant je sens que les travailleurs sociaux me font confiance, et moi je leur fais confiance. Parfois ils font des erreurs et il faut savoir leur dire. Et parfois moi aussi je fais des erreurs. Je n'ai pas toujours eu la bonne attitude. Parfois je me suis retrouvée dans des situations où j'avais des décisions pas faciles à prendre, mais je les ai prises. Je pense que c'est ça qui m'a aidée à avancer. Avant, quand j'avais une décision à prendre, je disais : « je réfléchis ». Maintenant je réfléchis moins et je sais où je vais.

S'il y a des travailleurs sociaux qui écoutent mon témoignage, j'aimerais leur dire qu'il faut soutenir les familles. Il faut créer des lieux d'accueil pour les familles avec enfants placés à long terme. Des lieux où les familles qui ne peuvent pas avoir leurs enfants les weekends peuvent quand même se retrouver. Moi ça m'aurait aidée.

À tous ceux qui comme moi ont vécu la galère, j'aimerais leur dire de ne pas rester dans leur coin, de ne pas s'isoler.

Quand je regarde ma vie, je me rends compte qu'il y a eu des obstacles, qu'il a fallu passer au-dessus. Je me suis remise en question et avant je ne prenais pas forcément les bonnes décisions. Maintenant je suis un peu plus sûre de moi. Grâce à ces obstacles, je me suis endurcie.

Yvon Martin

Témoignage d'un ex-baroudeur.

Pour moi, il faut refuser la misère partout, il faut agir, faire quelque chose pour les personnes démunies, les SDF. Moi j'ai été SDF pendant 25 ans. J'ai bourlingué à travers toute la France.

Quand on n'a pas connu la misère, on ne connaît pas la misère des autres ; on ne sait pas ce que c'est la misère.

La rue c'est la jungle. Je faisais beaucoup de stop et les gens me prenaient tout le temps. Avec ceux qui me prenaient en stop on discutait, on buvait un coup, on partageait. En général, les gens qui te prennent en stop, c'est des gens qui sont sympas. Certains m'ont hébergé, m'ont aidé. Quand j'étais sur la route, j'étais toujours propre ; je ne sentais pas l'alcool. Mais être propre dans la rue, c'est toute une organisation.

Dans la rue le plus dur, c'est pendant l'hiver ; c'est beaucoup plus dur en hiver. Dans la rue, j'ai aussi connu des gens qui sont morts par l'alcool. Moi-même parfois, j'ai un coup de Trafalgar et j'ouvre une bouteille. Et moi quand je commence quelque chose, je le finis. Mais souvent, je n'ai pas envie de commencer car je ne sens pas le besoin de boire et je ne bois pas.

Dans l'ensemble, je n'ai pas beaucoup dormi dehors. Je m'arrangeais toujours pour trouver un gîte. L'été ça va mais l'hiver quand il fait -5, -6 dehors ce n'est pas pareil. J'étais équipé ; j'avais tout ce qu'il fallait mais il fait quand même froid. Dans les foyers, ce n'est pas évident de dormir avec quelqu'un que tu ne connais pas. Dans la nuit, il peut te faire n'importe quoi ou te prendre tes affaires. Quand on est dans la rue ou même en foyer, il faut faire attention à tout, car on peut se faire tout piquer.

Je suis né au Vietnam. J'étais dans un orphelinat, je ne parlais pas français comme maintenant. J'ai été rapatrié du Vietnam à la France en avion avec les orphelins de guerre en 1956. Puis j'ai été recueilli par des frères, puis chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ; j'avais 10-11 ans. Les sœurs m'ont transmis la foi. Je dirais même que les sœurs m'ont donné la foi. Puis j'ai été adopté. On allait tout le temps à la messe et c'est là que j'ai fait ma communion solennelle. Et depuis ce temps, j'ai toujours gardé ma foi et mes prières.

Pour moi la prière c'est important. J'ai un petit oratoire, et parfois dans la nuit je me réveille, je prie pour tout le monde ; je suis concentré ; je suis calme.

Quand j'étais dehors, la prière, ça m'a permis de tenir le coup. Le Seigneur me suit partout ; il me protège.

Depuis 3 ans, j'ai un appartement. Je suis à la retraite. Je ne suis pas souvent chez moi. De temps en temps, je prends mon sac, ma chatte Lili et on prend la route. Je rentre quand j'ai envie de rentrer.

Peut-être à 80ans, je ne pourrai pas faire de grands voyages. Alors je resterai chez moi avec mon chat.

Certains de mes copains routards disent qu'avoir un appartement, c'est une sorte de contrainte. Moi je leur dis qu'à 72 ans, Il est temps de me poser.

Parfois, on n'a pas le choix d'être dans la rue. On a des ruptures de famille ou d'autres problèmes. Il y a même des gars qui ont un travail et dorment dans leur bagnole. Ils n'ont pas le choix. D'autres veulent rester dans la rue jusqu'à leur mort. C'est leur choix ; c'est leur vie. Moi je ne les juge pas.

Moi quand j'étais à la rue, je ne cherchais pas d'appartement. Je n'avais aucune raison de me poser ; mais quand j'ai eu une opportunité, je ne l'ai pas lâchée. J'ai rencontré une

famille à Mauvezin qui m'a permis de rencontrer d'autres personnes. Ça m'a donné une raison de me poser. J'ai eu une chance et une chance, ça ne se loupe pas.

Pour faire la route, il faut être costaud physiquement et moralement. Il y en a qui ne le font pas ; il faut aussi avoir le moral. Quand je regarde ma vie, je suis content aujourd'hui d'avoir un toit sur ma tête, d'être chez moi. Je ne regarde pas en arrière et je suis content de finir ma vie comme ça avec ma Lili.

Fabienne BLANCHEBARBE

Témoignage d'une mère courage

Dans ma vie, j'ai eu beaucoup de galères, mais ce qui m'a le plus marquée, c'est quand je me suis retrouvée dehors avec ma famille. Mon père est mort quand j'avais 14 ans. Vers mes 17 ans, ma fille avait 6 mois, ma mère ne pouvait plus payer le loyer, elle avait des dettes qui s'accumulaient tous les mois. Le maire de la ville est venu avec un huissier pour nous mettre dehors, ma sœur de 15 ans, mon frère de 14 ans, ma mère et moi. Mon petit frère de 11 ans ne s'est pas retrouvé dehors car il était déjà placé en foyer.

Pour qu'on puisse dormir, un ami nous a prêté un garage désaffecté, il y avait plein de poussière. Ma fille, je l'avais laissée à garder à un couple qui avait un appartement. Mon frère et ma sœur ont trouvé des amis, mais ma mère et moi, on a dormi dans le garage désaffecté.

On était toutes les deux en train de dormir, avec la chienne qui venait d'avoir des petits, et j'ai vu une voiture s'arrêter devant le garage. Je n'ai pas fait attention ; je croyais que c'était normal. Mais ils nous ont mis le feu sur le toit ; puisque c'était de la paille, le feu a pris vite. J'ai eu le temps de sortir ma mère, elle dormait à moitié : elle croyait que c'était l'orage qui faisait des éclairs rouges. Mon frère est arrivé en catastrophe, il a sorti les chiens avant que tout s'écroule.

J'ai compris que pour eux, on était gênant. Voir des gens dormir dans un garage pour eux, c'était gênant, ils nous en voulaient. Aujourd'hui encore, j'arrive à faire des cauchemars du feu, ça m'arrive de me réveiller en pleine nuit et de rêver à cette catastrophe.

Le soir même, on nous a trouvé une place dans un foyer pour une nuit, le temps qu'ils nous cherchent autre chose. Puis ils nous ont trouvé un autre foyer qui nous a hébergées pendant quelques temps. Mais puisque c'était pour un certain temps, on s'est retrouvées de nouveau à la rue.

Ma fille, je l'avais mise chez des gens en croyant que c'était des bons amis. Trois, quatre jours après notre expulsion, ils ont appelé la DDASS pour qu'ils placent ma fille. Depuis ce jour-là, elle a toujours été placée, mais j'ai gardé le contact avec elle. J'allais la voir 2 fois 2h par semaine.

Ma deuxième fille a aussi été placée, mais c'était mon choix. Je n'avais pas d'appartement ; je vivais dehors. J'ai passé toute ma grossesse dehors et le jour où j'ai accouché, j'étais encore dehors. J'ai proposé au juge qu'il la place dans la même famille d'accueil que sa sœur et le juge a dit oui.

Puis j'ai été logée à l'hôtel ; je suis restée pas mal de temps avec ma mère. La chambre d'hôtel, c'était bien ; il y avait la télé, il y avait tout, mais on ne pouvait pas faire le repas, il fallait aller manger dehors.

Et un jour, j'ai eu enfin mon premier appartement à Toulouse.

J'ai rencontré les sœurs de la Bonne Nouvelle grâce à un ami. Avec les sœurs, d'autres familles du Quart Monde et des compagnons, on va une fois par mois à Villariès. A Villariès, tous les problèmes que j'ai, je les laisse chez moi. Ça me fait le vide dans la tête, je suis entourée de gens qui me font oublier mes problèmes.

Dans ma vie, les galères j'en ai eu et ce n'est pas encore fini.

Mes projets, ce serait de quitter mon quartier, car ça commence à devenir de plus en plus chaud. Je n'ai pas de problèmes avec le voisin mais j'ai quand même peur de sortir le soir. J'ai surtout envie de partir pour que mon fils puisse commencer une nouvelle vie et

arrêter ses conneries avec ses copains qu'il trouve à droite à gauche. Il choisit mal ses amis et après il en paye le prix.

J'ai la foi même si c'est vrai qu'à un moment, avec tous les problèmes, je ne savais pas si Dieu pouvait m'aider, me remonter le moral ; j'étais perdue. Aujourd'hui j'essaie de demander à Dieu de l'aide pour qu'il me donne de la force pour m'aider à surmonter mes problèmes. Et tant que je n'ai pas fait une dépression, c'est que ça marche : Dieu m'aide à tenir le coup ; c'est ça que je ressens. J'ai l'impression qu'il me le dit à travers le cœur. Il me parle à travers le cœur. Il me dit : « ne lâche pas ; pense à ton fils qui a encore besoin de toi, tu n'es pas toute seule »

Au début de ma vie, je me suis sentie faible, je me sentais rabaissée, je pensais que je n'étais plus rien. Jusqu'au jour où je me suis dit : « Je ne suis pas une moins-que-rien », il faut que je puisse avancer droit devant. Il ne faut pas laisser les gens dire qu'on est des moins-que-rien. Surtout il ne faut pas perdre confiance.

Quand je regarde mon chemin de vie, je suis fière, vraiment très fière, car j'ai surmonté tous les problèmes que j'ai eus. Même si il y en a encore aujourd'hui, ils sont moins graves. Je me dis qu'aujourd'hui, j'ai un appart, j'ai mon fils et puis je ne suis pas toute seule. Je fais ma vie, j'avance. Au lieu de reculer, j'avance. C'est ça que je me dis dans ma tête.